BOOK REVIEW

Kant Actuel. Hommage à Pierre Laberge, sous la direction de François Duchesneau, Guy Lafrance et Claude Piché, “Analytiques”, (Montréal/Paris, Bellarmin/Vrin, 2000), 306 pages.
ISBN 2-89007-909-0 (Bellarmin) et 2-7116-8298-6 (Vrin).

SUZANNE FOISY

*Département de Philosophie,
Université de Québec – Trois Rivières,
C.P. 500,
TROIS-RIVIÈRES G9A 5H7
CANADA*

Suzanne_Foisy@uqtr.quebec.ca

Le philosophe canadien Pierre Laberge, professeur à l'Université d'Ottawa durant quelques décennies, était un être d'une grande générosité humaine et “académique”. Spécialiste de la philosophie kantienne, l'actualisation de cette dernière aussi bien que l'analyse immanente des textes absorbaient beaucoup ses pensées. Il est décédé prématurément, en novembre 1997 et cet ouvrage lui est “dédié”. La plupart des articles du recueil proviennent d'amis et collègues du Canada, et de collaborateurs internationaux de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (ASPLF) et de la Société d'Études Kantienne de Langue Française. L'ouvrage est divisé en thèmes “rassembleurs”: “Pierre Laberge in memoriam” avec l'avant-propos des directeurs de la publication, et des sections portant sur l'éthique, l'esthétique, la philosophie politique, la philosophie théorique, l'anthropologie et l'axiologie. Mis à part le texte de François Marty, le

livre ne porte pas sur l'œuvre de Pierre Laberge, – on lui aurait alors “consacré” –, mais il consiste en “mélanges” qu'il aurait lui-même choisi d'amalgamer.

Les hommages posthumes comprennent l'avant-propos de François Duchesneau, Guy Lafrance et Claude Piché, qui nous divulguent un *Kantforscher* de la philosophie pratique et plus récemment, de la philosophie des relations internationales. Le “mot” du président de l'ASPLF, Jean Ferrari, nous remémore ensuite la compétence et la modestie de l'homme, du professeur et du doyen. Enfin, François Marty, dans un texte plus explicite sur lequel il faudra insister davantage, nous parle de ses “choix de pensée”, en scrutant son dossier universitaire et son apport à l'interprétation kantienne. Trois ouvrages portant son nom y sont signalés : *La théologie kantienne pré-critique* de 1973 (Presses de l'Université d'Ottawa), les *Actes du Congrès d'Ottawa sur Kant dans les traditions anglo-américaine et continentale* de 1976 (*ibidem*) et *L'année 1795, Kant. Essai sur la paix perpétuelle* de 1997 (Vrin). Le spécialiste du Centre Sèvres rappelle la “manière” de travailler du penseur, dans les ouvrages où son nom vient en premier. Marty veut restituer la “physionomie” de l'œuvre “dans la recherche kantienne qu'elle avait choisie comme lieu” (p. 14). Après une démarche sur le pré-criticisme, Laberge entreprend, dès 1978, des études de philosophie morale qui se répercutent dans des articles (*Kant-Studien et Études philosophiques*). Il contribue à l'*Encyclopédie philosophique universelle* (PUF, 1992) et à la revue canadienne *Dialogue*. Enfin, sa pensée politique s'exprime dans des écrits et des conférences, dans le texte des *Proceedings of Eight International Kant Congress* (Memphis, 1995) et dans *L'Année 1795*. Il peut sembler “paradoxal” que l'auteur n'ait écrit qu'une introduction à ce dernier ouvrage. Il aura toutefois réussi à être le “maître d'œuvre” de l'ensemble, malgré la maladie. Un collectif ne se définit-il pas par les prédispositions des collaborateurs et par le flair et le tact du “rassembleur”? Laberge n'aurait pas reculé devant des choix qui “ne dispensent pas de la pensée mais en sont la vie”, nous dit justement Marty (p. 30). La contribution de “Présences contemporaines du kantisme” d'Alain Renaut

(pp. 31-47), est insérée entre les hommages et les autres chapitres. Il faut en retenir le rapport fructueux à “la plus ancienne des philosophies contemporaines”. Il examine les raisons du développement “pratique” du kantisme et une façon d’arbitrer les querelles de famille dans leur distance et leur proximité.

La section “Éthique” est inaugurée par Jean Grondin qui a toujours le talent de parler d’éthique sans faire une éthique autre que philosophique. Le texte qui s’intitule “La phénoménologie de la loi morale” s’interroge sur la donation de la loi morale, évidence qui ne semble plus partagée par notre époque et qui peut relancer l’interrogation phénoménologique sur ce qu’on admire en elle. “L’impératif catégorique ou le Principe ‘U’. De quelques objections à la *Diskursethik* de Habermas” de Luc Langlois (pp. 67-89) marque la filiation de l’éthique discursive avec la morale universaliste, en insistant sur la transformation de ce modèle et sur l’aporie de l’éthique discursive. Un prolongement dialogique de la délibération morale s’accorderait avec l’impératif catégorique, qu’il faut relire sans métaphysique, dans l’horizon d’une raison finie, historique. Le texte de Daniel Weinstock, “Kant, éthicien de la vertu?” (pp. 91-106) montre sur un ton de philosophie anglo-saxonne que la critique adressée par les éthiciens de la vertu (Anscombe en 1958, MacIntyre en 1984 et Nussbaum en 1990) aux théories morales traditionnelles, aurait une certaine plausibilité, malgré l’ambiguïté de leur position. La version forte de leur thèse a des conséquences malencontreuses et la version faible rejoint une éthique fondée sur des règles conséquentialistes ou déontologiques. L’essai suggère que la conception kantienne (faible) dépasse celle qu’ont diagnostiquée les commentateurs, en révélant des vertus conatives et épistémiques. Une théorie de l’agent moral doit être cherchée ailleurs que dans l’impératif catégorique.

Dans la section “Esthétique” que Laberge n’avait jamais visitée, “Kant et la ‘part subjective’ de la moralité” de Daniel Dumouchel (pp. 109-125) montre que le penseur a laissé peu d’indications sur cette

problématique qui va à l'encontre de la réception connue de sa pensée. Il s'agit d'explorer les rapports entre esthétique et moralité en partant de l'hypothèse qu'entre les écrits sur la morale et les écrits plus tardifs, il a toujours creusé la dimension esthétique. On y détecte une présence non "intégrante" de la subjectivité esthétique. S'ajoutent à cette section des textes au vocabulaire plus analytique, ceux de Henry E. Allison ("Aesthetic Disinterest, Moral Interest, and the Purity of Taste" (pp. 127-140)) et de Karl Ameriks ("Taste, Conceptuality, and Objectivity" (pp. 141-161)). Le professeur Allison, de l'Université de Boston, revient sur une phrase équivoque du paragraphe 5 de la *Critique de la Faculté de Juger* où Kant suit la route foulée par Shaftesbury et Hutcheson et s'éloigne de celle qui prévalait en Angleterre et en Allemagne (selon Guyer et Gammon). Ce texte veut rapprocher le plaisir pris à la beauté et l'indifférence vis-à-vis l'existence des objets qui en sont la source et montrer que c'est la détermination de la valeur esthétique qui doit être indépendante de tout intérêt. Un homme de goût peut, sans nuire à la nature désintéressée du jugement, prendre plaisir au fait qu'il y ait des institutions comme les musées. Si un tel intérêt enfreint la base de l'appréciation, ce plaisir n'est pas la raison pour laquelle on apprécie la beauté. Ameriks, de l'Université Notre Dame, part des interprétations saugrenues de la troisième Critique surtout en théorie de l'art. Ces élucubrations n'empêchent pas la théorie kantienne d'être stimulante pour l'esthétique actuelle surtout par son idée d'une autonomie de l'esthétique (Wellek et les néo-kantiens) et par sa "révolution copernicienne" culturelle qui nous atteint encore. Lorsque le traitement est systématique ou historique – comme celui de la plupart des Canadiens, nous dit habilement Ameriks... – il est facile d'interroger la position subjectiviste postmoderne. L'auteur examine les perspectives de Fisher et Maitland, puis de Ginsborg. L'intention explicite du texte vise à fonder une doctrine générale du jugement.

Dans la section "Philosophie politique", le texte de Simone Goyard Fabre "Kant et le droit d'opposition" (pp. 165-183) traite d'une

formule lapidaire de la *Doctrine du droit* et du rejet catégorique du droit d'opposition. L'auteure veut écarter la lecture fallacieuse du discours kantien sur la Révolution française qui rompt avec la compréhension que se font les démocraties contemporaines, et elle désire situer ce problème juridique dans le cadre d'une théorie du droit politique. Dans le même ordre d'idées, "Kant and the Social Contract Tradition" d'Onora O'Neill (pp. 185-200) du collège Newnham de Cambridge, aborde l'idée de la tradition du contrat social. Quelle sorte de consensus est nécessaire pour justifier les institutions? Le contractualiste Rawls utilise Locke, Rousseau et Kant. Mais le principe universel de la justice n'a pas de référence évidente au consensus et le philosophe de Königsberg ne l'identifie pas non plus comme principe du contrat social (Brandt, Mulholland). Cette conception ne serait qu'un cas particulier du principe universel de justice et ce principe ne serait lui-même qu'un cas de l'Impératif Catégorique. Kant pense seulement l'accord actuel ou hypothétique comme formulant les conditions nécessaires pour la possibilité du consensus universel. Otfried Höffe dans "La raison kantienne est-elle républicaine? Essai de lecture politique de la *Critique de la Raison Pure*" (pp. 201-214) qualifie de "politique" sa lecture de la première Critique. Le professeur de l'Université de Tübingen nous livre une variante inhabituelle de cette Critique en repérant les éléments d'une théorie de la politique morale où la raison ne fait plus valoir ses affirmations et ses prétentions par la guerre, mais par un procès. Elle ne saurait régner en tant que raison théorique mais seulement en tant que pratique. Le motif de cette lecture dépasse l'érudition kantienne en portant sur la question de la subjectivité inspirée de l'idéalisme allemand.

La section "Philosophie théorique" s'ouvre sur un texte de Claude Piché, "Qu'est-ce qu'une 'analogie' de l'expérience?" (pp. 217-232), dédié à Pierre Laberge, "lui qui avait le secret de faire cohabiter une rigueur intellectuelle sans faille avec une générosité et une bienveillance hors du commun" (p. 217). La visée de cet expert de la

Critique de la Raison Pure est de prendre le contre-pied de trois auteurs contemporains (Walsh, Guyer, Smith) qui conçoivent avec lui que la structure classique de l'analogie n'est pas nécessairement en relation avec l'exposé de 1781, mais qui s'en distancient en traitant le mot "analogie", soit comme reliquat (Guyer), soit comme ajout tardif (Smith). Il propose trois voies d'accès à ce concept. D'abord la voie empirique avec Marty et la voie logique avec Pieper et Melnick. En s'attardant à une remarque de Heidegger, l'auteur se réserve la voie esthétique (qui s'oppose à la voie logique). Le principe de raison ne peut passer de sa signification simplement logique à sa signification objective que par une référence au temps qui est le point d'ancrage de l'expérience. La même section nous livre un texte du vice-recteur et professeur de l'Université de Montréal, François Duchesneau, qui s'intitule "Épigenèse de la raison pure et analogies biologiques" (pp. 233-256). Ce spécialiste de la philosophie de Leibniz renvoie à la deuxième édition de la première Critique où sont évoquées trois positions théoriques: la génération équivoque, l'épigenèse et le préformationnisme. L'objectif de l'article est d'éclairer les concepts en question par des développements de la physiologie des Lumières en utilisant des études qui en ont fourni une approche (R. Löw, T. Lenoir, P. McLaughlin, H.W. Ingensiep). Les analogies biologiques requièrent l'apport de théories contemporaines que Kant déploie parcimonieusement dans le cours des textes. Les théories de C.F. Wolff, de Blumenbach et de Haller sont de celles-là. La métaphore d'une "épigenèse de la raison pure" de la première Critique est donc imprégnée par autre chose que des concepts bien que l'auteur examine l'opportunité d'une ouverture de cette problématique à une théorie de la connaissance. Le texte d'Ingeborg Schüssler, de l'Université de Lausanne, va clore cette section en présentant "Le problème de la nature organique dans la *Critique de la Faculté de Juger* de Kant" (pp. 257-272). Il est difficile de montrer que les produits organiques sont des fins naturelles car ils n'illustrent pas une simple force motrice (*bewegende*

Kraft) ou formatrice (*bildende Kraft*). Il faut suivre le raisonnement intéressant de l'auteure qui soutient que seule l'unification de deux modes de causalité (finale et efficiente) constitue la saisie humaine possible des produits organiques naturels.

Enfin, la dernière section "Anthropologie et axiologie" présente un texte de Guy Lafrance, professeur retraité de l'Université d'Ottawa, "Rousseau et Kant au sujet de l'homme" (pp. 275-286), où sont examinées les convergences et les divergences entre ces deux auteurs à propos de la civilisation, de la culture et de l'éducation. Cette section propose en outre un texte de Denis Dumas, ex-collègue, lui aussi, de P. Laberge, sur "Le criticisme comme philosophie de la culture chez Wilhelm Windelband" (pp. 287-303). Il est très rare qu'on trouve des études de l'œuvre du fondateur de l'école néo-kantienne de Bade dans le monde francophone. Son programme d'une axiologie générale recèle nombre de perspectives qui inspirent les débats actuels en philosophie pratique (entre autres, Apel et Habermas ont emprunté beaucoup à son axiologie). Le texte présent tente de repérer les paramètres des axes de recherche de Windelband comme l'épistémologie et l'axiologie, le criticisme comme philosophie de la culture, l'intérêt systématique d'une axiologie universelle, etc. Malgré certaines difficultés du programme de philosophie transcendantale des valeurs, l'École de Bade montre certes une fécondité évidente entre culture et philosophie.

Deux volets de l'ouvrage rejoignent les préoccupations de Pierre Laberge. Le premier a trait à l'actualité du kantisme dans des traditions diverses. L'autre touche la logique interne et l'aspect historique de la philosophie kantienne. Les spécialistes kantien témoignent ici de l'ampleur de cette tâche remarquable. Si bien qu'au terme de cette lecture, le recueil semble "actualiser" les intérêts philosophiques de celui qui est honoré. Les directeurs de la publication auront vu juste.